1

Je ne sais plus exactement comment cette histoire a commencé. À vrai dire, tout est flou dans ma tête, tout se mélange, et je ne suis pas sûr qu'un peintre se souvienne toujours de son premier coup de pinceau. Disons simplement qu'elle a débuté dans un moment difficile de ma vie, une de ces périodes où la désillusion l'emporte sur la fougue, où la nostalgie l'emporte sur l'espoir, où le verbe « *aimer* » n'est plus qu'un amas de lettres sans véritable sens.

C'était en automne, il me semble, saison que j'ai toujours affectionnée du reste, car derrière les jours qui raccourcissent se cache la poésie d'une nature qui livre son dernier combat. Il faisait chaud à Paris, l'été indien s'étalait sur toute la France et les touristes étaient comme une meute de loups suant à grosses gouttes dans les rues inondées de soleil. Malgré la crise, le tourisme se portait à merveille, et Paris s'était même converti depuis quelques années en paradis pour les vacanciers des pays émergents. Partout dans la ville, on voyait

débarquer des hordes d'Asiatiques mitraillant les monuments comme les paparazzis une star hollywoodienne, et j'avais parfois l'impression étrange que ma ville et plus généralement mon pays se transformaient en un musée à ciel ouvert dans lequel les nouveaux riches peu cultivés s'achetaient une éducation. Pour eux, la France jouissait encore de cette image prestigieuse qu'ils associaient volontiers à la Révolution ou à l'esprit des Lumières. Même s'ils n'en saisissaient pas tout à fait le sens, ils rentraient dans leurs propres pays avec l'illusion d'avoir caressé l'architecture d'une démocratie, et sans doute le vague espoir de goûter un jour au souffle délicieux de la liberté.

Au moment où commence cette histoire, et sans doute à cause de cette absence de vocation qui m'a toujours collé à la peau, mon travail m'ennuyait terriblement. Les journées passées face à l'ordinateur étaient comme une route interminable à l'horizon flou, je supportais les jours, ou bien peut-être étaient-ce les jours qui me supportaient ?

Dans l'*open-space* qui me servait de bureau, nous étions quatre personnes chargées d'importer des marchandises, si possible en provenance de pays à bas coûts, où les populations étaient exploitées. Nous assurions ensuite leur revente sur le territoire national, au rayon parfumerie d'une enseigne de grande distribution.

Dans mon équipe, il y avait Nathalie, jeune fille boulotte à l'esprit revanchard ; Pascal, séducteur égocentrique et narquois dont la promiscuité m'apparaissait douloureuse ; et enfin Denis, type sympathique

à l'allure un peu négligée, mais avec lequel j'entretenais des relations très cordiales.

À côté de nous, dans un bureau étroit comme son esprit, notre chef hurlait parfois des ordres que nous nous efforcions d'exécuter le plus vite possible – « *Il n'y a pas de temps à perdre dans un monde qui ne nous attend pas* », avait-il l'habitude de répéter en permanence avec un sourire arrogant qui laissait entrevoir ses dents jaunies par le tabac. Sur son bureau trônait une photo en noir et blanc de sa femme et de ses enfants souriant tous les quatre sur une plage paradisiaque, le genre de paysage que l'on voit dans les publicités du Club Med, un décor surfait, sans imagination, un peu à son image finalement. Chaque fois que je contemplais cette photo, je me demandais quel mari et père il pouvait bien être. Se convertissait-il, une fois le palier de sa maison franchi, en un être capable de sensibilité ou restait-il constamment enfermé dans son personnage tyrannique et imposant ? Les êtres humains, comme les animaux, ont souvent deux identités qui cohabitent plus ou moins en harmonie ; et, à y bien réfléchir, je me demandais surtout quand il avait le temps de voir sa famille, car il arrivait tôt le matin et repartait tard le soir. Il était ce qu'on appelle un drogué du travail. Moi, c'était tout le contraire. Chaque fois que l'heure de débauche approchait, je regardais nerveusement l'horloge de mon écran et j'attendais avec impatience le moment où les chiffres cesseraient d'être une source de souffrance et se convertiraient en un plaisir infini.

Un jour de septembre, au cours d'une matinée agréablement fraîche et après avoir passé une heure et demie dans les embouteillages, je franchis la porte de mon bureau d'humeur joyeuse pour une fois. L'odeur légère de café qui flottait dans les couloirs me rappela que j'étais un peu en retard – tout le monde aime se réunir le matin et échanger quelques mots autour d'une tasse, c'est une tradition universelle, mais ce matin-là, personne ne m'avait attendu.

En entrant dans l'*open-space*, j'aperçus mon chef affalé sur mon siège les pieds posés sur mon bureau. Il se caressait énergiquement la barbe au niveau du cou ; ce geste en général n'augurait rien de bon. Devant cette étrange familiarité, je ralentis le pas et m'approchai de lui avec méfiance.

— Toujours en retard, toi, dit-il sur un ton autoritaire.

— Désolé, je... bredouillai-je. Les embouteillages...

— Bon, on s'en fout. Réunion dans mon bureau tout de suite, on t'attend.

J'accrochai ma veste sur le portemanteau et réunis quelques feuilles de papier pour prendre des notes.

Dans le bureau de mon chef, toute l'équipe était réunie autour d'une table minuscule et avait cette mine tendue des jours où quelque chose se prépare. Ces situations me font toujours penser aux courts laps de temps qui précèdent les orages en été : les éléments se mettent discrètement en ordre de bataille pour rugir leur colère, les nuages s'épaississent peu à peu, et le tonnerre commence à gronder au loin. Malgré l'impression de calme, le chaos est déjà en chemin.

Mon chef ferma la porte et se dirigea vers le tableau Velleda, où il aimait esquisser des croquis, au cas où ses explications orales n'auraient pas été claires – ce qui était souvent le cas. Il se planta devant nous et nous regarda les uns après les autres. On eût dit un politicien qui s'apprêtait à faire un discours solennel, se concentrant sur les arguments qu'il mettrait en avant pour remporter l'adhésion générale. Il prenait parfois cet air sérieux qui caractérise si bien les gens de pouvoir, du petit chef véhément au plus grand leader, qui croient avec arrogance qu'ils sont guidés par une quelconque force divine et que, sans eux, le monde s'arrêterait de tourner. Je crois que d'une manière générale, l'être humain a inventé ce concept de hiérarchie pour donner aux gens fragiles l'illusion de leur importance ; parce qu'en vérité, nous ne sommes que de minuscules grains de poussière voués à disparaître, et voir ces gens se débattre dans le vide m'a toujours amusé au plus haut point. Il replaça son nœud de cravate d'un léger mouvement de la main et se racla la gorge. Il semblait mal à l'aise.

— Bon, commença-t-il, je ne vais pas y aller par quatre chemins. Si on est là ce matin, c'est parce que j'ai reçu hier soir un coup de fil du directeur général qui veut nous confier un dossier important, et je vais avoir besoin de chacun d'entre vous.

À peine avait-il prononcé ces deux phrases que je sentis mon estomac se nouer et éprouvai un immense sentiment de lassitude. À l'horizon de ce projet important pour l'entreprise se profilait déjà le spectre des journées et soirées interminables face à l'ordinateur,

des demandes incessantes d'implication, des réprimandes, des courriers électroniques de couverture, des promesses de primes qui seraient en fin de compte dérisoires, bref, de toute une vie sociale court-circuitée.

Je tournai la tête en direction de mes collègues et m'aperçus que les réactions étaient pour le moins mitigées : Nathalie, comme d'habitude, ne laissait transparaître aucune émotion. J'en arrivais à me demander parfois si quelque chose la touchait réellement. Denis me regardait d'un air ennuyé, comme si ma lassitude et la sienne se comprenaient. Pascal, de son côté, semblait s'être converti en un toutou féroce apercevant un os à moelle. Il avait l'œil vif des carnivores et se purléçait déjà les babines. J'eus même la sensation étrange de voir son costume s'éclaircir comme le pelage des chiens heureux.

— Et ça consiste en quoi, ce projet ? s'enquit-il en mâchant son chewing-gum.

Il avait en permanence cette attitude vulgaire et décomplexée qui m'irritait atrocement et semblait dire au monde entier : « *Je vous emmerde.* »

— Excellente question, Pascal ! aboya notre chef, l'œil pétillant. Bon, grosso modo, il nous demande de préparer un dossier complet sur tous nos ateliers en Chine, et de voir si les filières sont encore rentables là-bas. Comme vous le savez, les niaks sont de plus en plus exigeants et les normes du gouvernement de plus en plus contraignantes pour le business. En gros, la direction pense à tout délocaliser dans un pays d'Afrique.

— À ce qu'il paraît, c'est l'Éthiopie, le nouvel eldorado, déclara Nathalie sans conviction.

— Exactement ! Les Africains coûtent à peine le prix d'un Chinois il y a vingt ans ! Et niveau logistique, l'Afrique est plus proche que la Chine, donc c'est tout bénéf !

— Et niveau qualité ? osai-je.

Il se tourna vers moi et me dévisagea quelques secondes. Il semblait ne pas avoir compris ma question. Au moment où je m'apprêtais à la répéter, il me coupa la parole violemment :

— La qualité ? Mais quelle qualité, Bastien ? Ça fait vingt ans qu'on vend de la merde dans les supermarchés, et les résultats des enquêtes sont toujours les mêmes : les clients veulent acheter pas cher, à des prix de plus en plus bas, toujours plus bas, avec de la gratuité, des promotions tout le temps !

Pour une fois, il avait raison. Je ne sus pas quoi répondre.

— Et notre job, reprit-il, c'est de répondre à la demande de notre client, voilà tout.

Pascal éclata de rire à côté de moi. Denis et Nathalie feignirent de trouver les paroles de notre chef amusantes, et j'esquissai un sourire, moi aussi, pour ne pas paraître rabat-joie. Il continua son monologue en y incorporant des détails techniques ainsi que des données chiffrées. Il noircissait le tableau de signes incompréhensibles avec une excitation qui faisait poindre au bord de ses lèvres un amas de salive. On eût dit le flot en furie d'une vague à l'écume blanche, la beauté naturelle en moins. Je

feignais de l'écouter, comme toujours, en approuvant de la tête et je jetais parfois quelques coups d'œil dehors, à travers les rideaux collés aux vitres sales.

La direction avait eu du goût lorsqu'elle avait choisi de nous installer à quelques kilomètres au sud de Paris, dans une sorte de parc calfeutré où des pavillons circulaires avaient été aménagés en bureaux. Au milieu de ce décor champêtre – il y avait souvent une odeur de fumier qui contrastait avec les costumes cravates impeccables que nous devions porter –, un lac aux couleurs mélancoliques s'étalait sur quelques hectares. Quelques oies faisaient frétilleur leur queue à la surface. Le midi, les employés jetaient des bouts de pain dans l'eau, et de grosses carpes aux couleurs fuchsia émergeaient vigoureusement. Une sorte de combat naturel s'instaurait entre les deux animaux, l'un misant sur son agilité innée, l'autre sur la puissance de son bec, ce qui semblait divertir la plupart des gens.

Pendant que mon chef éructait son discours, je contemplais les contorsions dociles des feuilles dans les arbres, le léger clapotis de l'eau qui ondulait à la surface du lac, et je regrettais de ne pouvoir être là-bas, dehors, et d'écouter simplement la mélodie du vent. Depuis quelques mois, une phrase résonnait en boucle dans mon esprit, comme un refrain de chanson qui revient sans arrêt : *Bastien, tu n'as rien à faire ici. J'essayais de ne pas lui accorder de l'importance, de me convaincre que l'ordre des choses reprendrait son cours normal*

avec le temps, sans oser une seule seconde m'avouer que c'était peut-être la voix de mon âme qui s'exprimait.

— Bastien ? Bastien, tu m'écoutes ? aboya de nouveau mon chef.

— Euh, je... Oui, oui, pardon, je pensais juste à quelque chose.

— Ah oui ? Et à quoi ? demanda ironiquement Pascal.

— Rien de précis pour le moment, mentis-je, mais j'ai déjà quelques idées.

— Tant mieux, parce qu'il va falloir se mettre au boulot fissa ! La direction attend un rapport détaillé dans un mois. Alors, au travail, maintenant, sortez d'ici !

Nous nous levâmes en silence et sortîmes les uns après les autres. Personne ne dit un mot et tout le monde regagna son bout de bureau, sorte de misérable enclos dans lequel nous étions enchaînés dix à douze heures par jour. Pascal appela un fournisseur et hurla des insanités dans le combiné – son vocabulaire attestait d'un manque d'élégance flagrant. Nathalie continua à remplir machinalement des fichiers Excel couverts de formules mathématiques, et Denis partit boire un café. Plus je les observais gesticuler dans le vide et plus je trouvais cette situation terriblement déprimante. J'avais la sensation de plus en plus pesante d'être un étranger parmi tous ces gens, et la conviction que tout ceci ne servait à rien, que ma vie perdait de son sens, se vidait de sa substance.

Mon chef hurla mon prénom et je m'approchai de son bureau.

— Tiens, Bastien, toi qui sembles avoir des idées, je te nomme responsable du projet ! s'exclama-t-il avec un léger mépris. Pour une fois que tu seras responsable de quelque chose ici...

2

Un mois plus tôt – et c’est sans doute à cause de cet événement que je me sentais un peu mélancolique ces derniers temps –, je m’étais réveillé à côté d’une fille rencontrée la veille lors d’une soirée entre collègues de travail où j’avais énormément bu. Nous avions dîné dans un restaurant de banlieue et, à la fin du repas, Pascal avait proposé de sortir en boîte. Tout le monde avait accepté l’invitation et nous étions entrés dans une discothèque plutôt huppée de la capitale. Le videur était une connaissance de Pascal. Il nous avait conduits jusqu’à une table un peu surélevée et nous avait demandé de payer plusieurs bouteilles d’avance. Nous avons opté d’un commun accord pour du whisky. À ce moment-là, mon état d’ébriété atteignait déjà son paroxysme et je n’avais plus vraiment la notion des choses. Quand le serveur m’avait tendu un terminal de paiement et que j’avais aperçu le montant de *350 euros*, j’avais eu un rictus

de surprise, mais je m'étais contenté d'appuyer bêtement sur les boutons.

Quelques minutes plus tard, l'alcool annihilant tout sentiment d'infériorité, je me dandinais sur la piste de danse d'une manière ridicule et peu coordonnée. Le son de la musique électronique me faisait un peu mal aux oreilles, mais, comme toutes les personnes qui se trémoussaient devant moi, je faisais semblant d'être heureux, moi aussi.

Par la suite, une fille avait fini par se coller à moi dans la semi-obscure fumeuse, une blonde assez jolie qui portait une robe saupoudrée de strass. J'avais essayé d'articuler quelques mots, mais le vacarme électronique couvrait ma voix. En désespoir de cause, et peut-être aussi parce que j'étais soûl, j'avais collé ma bouche à la sienne au milieu de tous ces pantins désarticulés, elle s'était laissée faire et nous nous étions embrassés comme des adolescents découvrant le goût d'un baiser. En fin de soirée, nous étions rentrés ensemble et elle avait dormi dans mon lit.

Le lendemain, quand je me réveillai, ma chambre sentait fort un mélange nauséabond de vodka, de whisky, de cigarette et de transpiration qui me donna un peu la nausée. La jeune fille, dont je ne me souvenais pas du prénom, était recroquevillée sur elle-même et me tournait le dos, comme un pied de nez lancé à l'amour qui semblait dire : *Je suis dans ton lit, mais je ne suis pas à toi*. Elle dormait paisiblement, sa respiration était lente et son corps sujet à de légers soubresauts. Un filet de lumière qui filtrait entre les trous du volet roulant laissait entrevoir la blondeur de ses cheveux et le grain irrégulier de sa peau. L'odeur de son parfum

me rappela celui d'une autre fille – encore un produit de grande surface vendu en masse.

Le téléphone retentit soudain et brisa le silence. La jeune fille maugréa quelques paroles et se couvrit la tête. Je sortis un bras et tâtonnai sur la table de chevet à la recherche de mon téléphone, le saisis et regardai l'écran : la photo de ma mère était affichée dessus. Comme d'ordinaire dans ce genre de situations, je ne répondis pas. Je rappellerais plus tard dans la journée, une fois la gueule de bois passée. Je me glissai de nouveau sous la couette avec l'envie soudaine de me pelotonner contre la jeune fille, de l'entourer de mes bras et sentir la chaleur de son corps, respirer le parfum de ses cheveux malgré l'odeur de cigarette, caresser ses formes et tenir ses seins dans mes mains.

Mais déjà le téléphone retentissait une fois de plus et je revis l'image de ma mère affichée. Cet entêtement me parut suspect, mais je ne répondis pas.

Quelques secondes plus tard, un message apparut sur l'écran : *Rappelle-moi vite, c'est urgent*. Je me levai d'un bond cette fois-ci. Quelque chose d'anormal se passait. C'est étrange comme certaines situations nous ramènent à la réalité de nos vies fragiles. Les effets de l'alcool s'estompèrent aussitôt et je me précipitai dans la cuisine sans me préoccuper un seul instant du sommeil de la jeune fille. J'appuyai sur la touche de rappel automatique avec cette angoisse des moments où l'on sent que notre vie peut basculer – les gens qui d'ordinaire affirment ne pas avoir d'imagination fourmillent tout d'un coup de mille idées à la fois. Était-il arrivé quelque chose à mon père ou à mon frère ? J'essayais de me

rappeler la dernière fois que je les avais vus : mon frère partait en train dans le Midi où il résidait et je l'avais accompagné à la gare. Je lui avais déposé un baiser sur la joue et souhaité bon voyage, il m'avait remercié à sa manière, sans chaleur excessive, mais avec une gratitude mesurée. Lui et moi n'avions pas le même caractère. Mon père, je l'avais simplement quitté le dimanche précédent en lui disant « À bientôt », mais peut-être que ces paroles en apparence anodines resteraient à jamais gravées dans ma mémoire comme les derniers mots que je lui avais adressés, des mots simples à l'image de notre relation, ni trop excessive ni trop froide. J'allais en avoir le cœur net.

La première sonnerie résonna dans l'appareil avec une lenteur infinie. Mon cœur tambourinait fort dans ma poitrine. Ma mère stoppa net le suspense et décrocha.

— Allô ? fit-elle.

— Oui, c'est moi. Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est mamie, elle a fait un malaise.

— Elle est morte ? demandai-je instinctivement.

— Non, elle est en réanimation.

— Et... bredouillai-je, comment va-t-elle ?

— Je ne sais pas, je n'arrive pas à parler aux médecins.

— Ah...

— Je vais y aller. Tu viens ?

— Bien sûr. C'est où ?

— Hôpital Jacques Cartier, à Massy. On se rejoint là-bas ?

— D'accord, à tout à l'heure.

Je raccrochai et repartis en direction de ma chambre. La jeune fille était toujours allongée et dormait à poings

fermés. Je n'eus pas le courage de la réveiller et griffonnai un message sur une table, mon numéro de téléphone et quelques instructions pour manger si elle avait faim ou déposer les clés dans la boîte aux lettres en partant, si toutefois elle désirait s'en aller, ce que je ne souhaitais pas vraiment. Je m'habillai à la hâte, descendis dans la rue où il faisait déjà chaud. Quelques effluves d'alcool remontaient le long de ma gorge. Je me dirigeai vers la station de métro la plus proche et m'engouffrai dans le bitume ; un courant d'air me caressa les joues de son souffle. Je visitais régulièrement ma grand-mère. Elle habitait Verrières-le-Buisson et je connaissais par cœur l'itinéraire. L'hôpital était situé à quelques kilomètres de chez elle. Je m'installai dans le RER B en direction de Massy.

La rame était étrangement déserte. Seules quelques femmes habillées en boubou parlaient et riaient fort à quelques sièges devant moi, mais je ne vis personne d'autre durant tout le trajet.

Quelques minutes plus tard, en arrivant à l'hôpital, je demandai à l'accueil où se situait la chambre de ma grand-mère. L'hôtesse, à l'humeur chagrine, m'expliqua qu'elle était toujours en réanimation et me montra la voie. Je me précipitai dans les couloirs avec l'espoir d'apercevoir ma mère.

Les hôpitaux m'ont toujours paru profondément ennuyeux, avec leurs dédales de corridors qui s'étendent sur des kilomètres. On emprunte une voie, on se trompe, on revient en arrière, on s'énerve, car on ne trouve pas le chemin, on demande, on redemande, on se trompe de nouveau. Ça ressemble à la vie, au fond, et c'est sans doute pour cela que c'est très angoissant.

Au détour d'un couloir, je vis ma mère assise dans un fauteuil. Elle avait le corps étrangement raide et les yeux perdus dans le vide. Lorsqu'elle m'aperçut à son tour, elle se leva d'un bond et se précipita vers moi. Un joli sourire zébra son visage. Elle m'embrassa sur la joue et me fit signe de m'asseoir à côté d'elle. Quand je fus installé, elle m'expliqua qu'elle avait vu un médecin et que sa mère allait bien. Elle avait été réanimée en urgence et placée sous assistance respiratoire.

— Elle a dupé la Grande Faucheuse, sourit-elle avec poésie.

Sa mère se reposait dorénavant, et je sentis la mienne un peu soulagée. Les visites n'étaient pas autorisées pendant trois jours au moins, le temps qu'elle récupère, ce qui me fit penser égoïstement que j'avais fait tout ce trajet pour rien – je gardai ça pour moi, car ma mère aurait sans doute marmonné un truc du genre : « *Il n'y a qu'un mec pour avoir une telle pensée.* »

Elle me proposa d'aller boire un café dans le hall de l'hôpital et j'acquiesçai. Nous descendîmes par l'ascenseur et n'échangeâmes pas un mot jusqu'en bas. Le silence, comme d'habitude, me procura une sensation délicieuse. Nous traversâmes le hall rempli de gens malades, convalescents sous perfusion ou soutenus par des béquilles, et nous nous assîmes face à face sur une petite terrasse surélevée.

— Tu as mauvaise mine, toi, déclara ma mère. Ça va, le travail ?

— La routine, répondis-je. Rien de bien passionnant.

— Tu es sorti en boîte hier soir ?

— Oui.

— Et tu es rentré à quelle heure ?

— Je ne sais pas, six heures du matin.

— Six heures du matin ? s'exclama-t-elle sans aucune discrétion. Mais qu'est-ce qu'on peut faire dans une discothèque jusqu'à six heures du matin ?

Sa question me parut à vrai dire très pertinente, à la limite d'un sujet de thèse en sociologie. Que fait-on dans une discothèque jusqu'à six heures du matin, sinon boire, fumer, s'abîmer les tympans et bouger comme des marionnettes sur un son électronique, essayer d'attirer des filles avec tous les subterfuges possibles : le regard, le geste, le toucher parfois même. Je réfléchis à une réponse susceptible de ne pas l'inquiéter – si les parents savaient ce qui se passe de nos jours dans les discothèques et faisaient un parallèle avec leur époque, ils nous prendraient pour des irresponsables et se maudiraient d'avoir engendré une telle lignée de dépravés. Mentir était beaucoup plus raisonnable.

— On s'est amusés, répondis-je. On a chanté... On a dansé...

— Et on n'a même pas pensé à s'embrasser, non, c'est ça ? ricana ma mère.

Je me sentis un peu gêné, mais je souris quand même. Ma mère a toujours eu de l'humour, beaucoup plus que moi.

— Tu as une copine ? demanda-t-elle soudain.

— Non.

— Et ça t'arrive souvent de mettre du parfum de fille ?

Sa question me désarçonna quelque peu et je rougis.

— Non, je... C'est juste que...

— Ça va, je te taquine. Tu fais ce que tu veux, tu es grand maintenant.

— Je sais.

Nous parlâmes encore une demi-heure de la pluie et du beau temps, puis nous marchâmes quelques minutes dans les allées du jardin de l'hôpital. Autour de nous, il y avait plusieurs personnes ; parmi elles, un homme âgé assis sur un banc marmonnait des paroles incompréhensibles, et une femme d'une quarantaine d'années tirait assidûment sur sa cigarette. Elle avait l'air angoissée, sans doute par sa maladie. Tous ces gens me rappèrent la fragilité de mon existence et me donnèrent un peu la nausée. Ma mère proposa de me raccompagner.

Nous échangeâmes quelques paroles durant le trajet, des banalités – mais après tout, c'est aussi ça la vie –, et mon angoisse disparut. Plus tard, elle me déposa au pied de mon appartement à Montrouge et m'envoya un baiser à travers la vitre. Sa voiture s'éloigna et bifurqua à l'angle de ma rue. Je souris tristement. J'avais passé un bon moment avec elle. Tout à coup, je repensai à la jeune fille dans mon lit et je gravis l'escalier de l'immeuble en courant. Était-elle encore là ? J'en doutais. En arrivant devant ma porte, je sonnai plusieurs fois, mais il n'y eut pas de réponse. *Qu'espérais-je au juste ?* me demandai-je. *Qu'elle se soit fait couler un bain et qu'elle m'attende nue ?* Je descendis l'escalier avec lassitude. Sans surprise, je découvris la clé de mon appartement dans la boîte aux lettres, sans numéro de téléphone ni papier griffonné. Je soupirai.

Paris, le 10 septembre 1951

Chère Eugénie,

Quel immense plaisir d'avoir passé ces deux semaines à tes côtés cet été ! Après six longues années de correspondance, tu ne peux pas imaginer la joie que j'ai ressentie lorsque tu es venue me chercher à la gare de La Rochelle. Je crois que je n'oublierai jamais ce jour. Tu étais si belle sur le quai lorsque tu t'es avancée vers moi, ton corps avait tellement changé depuis la dernière fois que je ne t'ai même pas reconnue ! Je te remercie encore pour la chaleur de ton accueil et pour tous ces moments magnifiques passés ensemble. Je n'avais pas été aussi heureuse depuis très longtemps.

Tu sais, je dois t'avouer quelque chose : tu m'envies parce que je vis à Paris ; et moi, c'est tout le contraire. Je trouve que tu habites dans un endroit magnifique. Ici, on manque cruellement d'espace malgré les grands boulevards. Il n'y a que du béton à perte de vue, alors que chez toi, on peut voir le clocher d'un village à des kilomètres de là. Je trouve ça fascinant. Et puis on peut aussi marcher sur la plage (j'en rêve parfois la nuit), pédaler sur les chemins de terre, pêcher,

marcher sous le soleil, s'émerveiller de tous les petits détails de la vie, bref, c'est toi qui as le plus de chance, dans le fond.

C'est agréable d'avoir une amie, tu sais. J'aimerais parfois être avec toi et parler pendant des heures autour d'un thé chaud, comme chez ta mère. Mais bon, nous avons toutes les deux nos vies, et l'écriture reste la meilleure manière de correspondre. J'espère juste que tu trouveras un jour le temps de monter me voir, même si je sais que tes parents ont besoin de toi là-bas.

Je pense fort à toi et je t'embrasse.

Ton amie,

Yvonne

P.-S. – Je joins à cette lettre une photo de nous deux prise au phare des Baleines. Je l'ai fait développer en double pour que nous ayons chacune un petit morceau de l'autre.